

Jean-Louis Servan-Schreiber : “L’illusion qu’on puisse tout ralentir est irréaliste mais...”

Trop de choses à faire, marre de courir, pas le temps maintenant, dépêche-toi, je suis dépassé : autant d’expressions qui jalonnent le quotidien des parents, “overbookés” comme des chefs d’entreprise. Comment en est-on arrivé là ? Est-ce un choix de société ? Est-ce une fatalité ? Les parents aussi sont pris dans ce tourbillon. Ont-ils envie de vivre un autre rythme ? “Chacun doit pouvoir remettre un peu plus de long terme dans la pratique de sa vie. Il n’y a pas d’autre espoir réaliste, mais ce n’est pas un espoir vain.” Telle est la conclusion du dernier essai de Jean-Louis Servan-Schreiber, *Trop vite ! Pourquoi nous sommes prisonniers du court terme*, publié chez Albin Michel.

INTERVIEW Pourtant, souligne J.-L. Servan-Schreiber, “jamais dans l’histoire, nous n’avons disposé d’autant de temps, car nous venons, en un siècle, de presque doubler notre durée de vie et diminuer de moitié notre temps au travail.”

Le Ligeur : Vous observez le syndrome du court-termisme en économie, en politique, dans les médias, la finance, la consommation, etc. Mais, au quotidien, et plus spécialement dans celui des parents, qu’en est-il ?

Jean-Louis Servan-Schreiber : “J’ai quatre enfants. Je ne peux parler qu’à partir de mes expériences et de mes rencontres. L’obsession du court terme est née d’une pression mise sur chaque individu de réaliser ses tâches de plus en plus rapidement, d’une compétitivité accrue, d’une accélération dans bien des domaines de la vie, de sorte que le temps parental est de plus en plus restreint. Les parents sont moins disponibles pour leurs enfants. De ce fait, j’ai l’impression que de nombreux parents ressentent un malaise, parce qu’ils ne peuvent leur consacrer le temps nécessaire et les éduquer comme ils le voudraient. Cette pression a une conséquence surtout psychologique, de l’ordre de la culpabilité.”

L. L. : Qu’est-ce que cela implique dans la relation à l’enfant, en éducation ?

J.-L. S.-S. : “L’essentiel de l’éducation repose sur l’exemple. Or, l’évolution de la société vers le pragmatisme, l’obligation de résultats, plus que vers les valeurs et principes, font que les parents eux-mêmes montrent le modèle de gens stressés, obsédés par la rapidité et les résultats. Ils sont moins connectés que pouvaient l’être les générations précédentes sur des valeurs à long terme, moins mesurables. C’est une dérive du culte de la consommation, de notre relation à l’objet, qui est une sorte de contre-éducation, puisqu’elle se donne des objectifs dérisoires qui ne conduisent pas à une vraie réalisation de soi, à un apprentissage du sens de l’existence. Cela a des implications sur les attitudes des jeunes d’aujourd’hui.

Il y a aussi une hésitation plus grande entre ce qui relève de la responsabilité des parents et de celle des autres éducateurs de nos enfants, essentiellement les enseignants puisque les jeunes pas-



sent la majorité de leur temps à l’école. Cette tension parents-enseignants n’est pas résolue et suscite des interrogations latentes et douloureuses. Les enseignants ont l’impression que les parents ont éduqué les enfants sans leur mettre de limites, ne leur ont pas inculqué le sens des contraintes. Le simple fait de les envoyer à l’école devient un problème, au point qu’en France, le gouvernement a menacé de sanctionner financièrement les parents qui n’enverraient pas leur progéniture à l’école. Parents et école se rejettent la responsabilité d’une absence d’autorité. Les enseignants sont ceux qui encaissent le plus ce trouble qui se joue dans le triangle enfants-parents-école. Les parents ont plus de chance de trouver des solutions, d’abord parce qu’ils sont face à moins d’enfants, mais aussi parce qu’ils s’appuient sur l’amour et l’intimité. Être enseignant aujourd’hui est devenu un métier difficile, de plus en plus déserté.”

L. L. : Est-ce que cette société de l’urgence et du gain immédiat ne fonctionne pas à contretemps du quotidien familial ?

J.-L. S.-S. : “Ce phénomène n’est pas neuf. Avec l’entrée de la télévision dans les foyers, tout a explosé. Ont suivi les jeux vidéo, les ordinateurs, l’Internet, les GSM (ndlr : paradoxe de notre entretien avec Jean-Louis Servan-Schreiber : celui-ci a été interrompu plusieurs fois par son portable !). Avec une conséquence pernicieuse : d’une part, pas mal de parents se désolent de voir leur enfant passer leur journée devant ces appareils ; d’autre part, ils ont tellement moins de temps à passer avec leur progéniture qu’ils hésitent à sévir malgré la tentation d’interdire. Entre l’envie de fixer des règles, le risque de vivre des tensions et le désir de garder une sérénité, une intimité durant les rares moments de détente, ils sont face à un vrai dilemme. Ils ont une autre préoccupation : s’ils refusent d’offrir

un GSM à leur enfant encore jeune, ils ont peur de le marginaliser face à ses copains. Sans compter que le monde de la consommation met la pression sur les parents pour leur faire acheter ces objets mangeurs de temps, d’attention, de concentration et empêche de réfléchir vraiment à leur utilisation et au sens qu’on leur donne. C’est très compliqué pour les parents d’aller à contre-courant de ces tendances car le désir de socialisation avec le monde environnant est légitime. Il faudrait que la volonté de réduire le temps alloué à ces nouvelles technologies soit générale, mais cela semble impossible.”

Des enfances de moins en moins enfantines

L. L. : Nous sommes au cœur des vacances, un temps qui rythme particulièrement une année de parents. Est-ce qu’elles ne cristallisent pas les enjeux que vous énoncez, les dérives possibles ?

J.-L. S.-S. : “Contrairement à ce que l’on pourrait penser, les vacances accentuent ces dilemmes. En principe, les parents essaient d’en faire un moment d’intensité familiale, de retrouvailles, mais aussi de rattrapage éducatif en décidant de consacrer à l’enfant le temps qui leur a échappé durant l’année. Or, les vacances ne sont plus vraiment ces temps de disponibilité pour l’enfant car il y a une tendance à les structurer davantage, à les organiser, à développer un management de l’entreprise familiale que l’on soumet comme le reste à la performance à travers la recherche de la meilleure école, du meilleur emploi, du meilleur club sportif. Cette recherche du meilleur, y compris pour ses vacances ou la rentrée scolaire, font que les enfances sont de moins en moins enfantines.”

L. L. : Vivre constamment dans l’instant, n’est-ce pas d’une certaine façon retomber en enfance ?

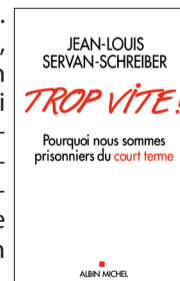
J.-L. S.-S. : “Cela ne concerne pas que les parents et l’éducation. On assiste incontestablement à un retour généralisé vers l’enfance dans le refus de la satisfaction différée. Le bébé réclame son biberon et on le lui donne immédiatement, l’enfant veut une bicyclette et il obtient gain de cause rapidement, etc. Tout cela est amplifié par la pression des médias. Nous sommes entrés dans l’ère de la gestion de l’instantané, de l’immédiat, de l’impatience. On n’apprend plus la patience à nos enfants, parce que les adultes semblent avoir perdu cette vertu de la patience pour eux-mêmes. Qui supporte encore de devoir attendre devant son écran quand celui-ci tarde à s’allumer ?”

L. L. : Vous écrivez que seule une prise de conscience collective permettra de ne pas foncer dans le mur. Comment impliquer les parents dans cette prise de conscience et que peuvent-ils faire face aux pressions du monde extérieur ?

J.-L. S.-S. : “Parler, parler et encore parler avec leurs enfants de ce rapport que nous avons au temps, à l’instantané, de cette obsession du court terme, de cette difficulté de planifier à moyen et à long terme. En être conscient aussi, d’abord pour soi-même, raison pour laquelle j’ai écrit *Trop vite !*, et l’exprimer pour pouvoir y réfléchir ensemble. En parler ne veut pas dire entrer dans un ping-pong communicationnel mais dans un vrai échange où il ne s’agit pas de s’envoyer des admonestations, de se contenter d’organiser le quotidien, mais de réfléchir et d’envisager ensemble nos manières de vivre.”

L. L. : Ceci dit, à vouloir sauter de ce train fou, ne risque-t-on pas d’être tout simplement largué par le système, de tout perdre ? N’est-on pas obligé de faire des concessions à ce modèle ?

J.-L. S.-S. : “Nous sommes dans un mouvement global et collectif. L’illusion qu’on puisse tout ralentir est irréaliste. Sortir totalement de ce système suppose d’avoir une fortune personnelle ou de se marginaliser. Mais je crois que nous pouvons desserrer le carcan individuellement. J’aime beaucoup l’expression l’emploi du temps. C’est la tâche majeure de l’existence. Nous disposons tous de vingt-quatre heures, mais qu’en faisons-nous ? Cet emploi du temps est fait de priorités, de croyances, de contraintes. Chacun doit naviguer au milieu de tout cela, chaque heure, chaque jour, chaque nuit, chaque mois... Quand on examine le tout de près, on découvre qu’il reste des marges, à condition d’être honnête avec soi-même. Des issues de secours, nous en avons chacun plus qu’on ne le croit. Si on réorganise ses priorités, on découvre des poches de temps disponibles. Et cela ne demande aucun instrument, aucun investissement.”



■ Propos recueillis par **Michel Torrekens**